

ETHNOGRAPHIE

Mœurs et coutumes des Cambodgiens (1).

La nourriture. — La base de la nourriture des Cambodgiens est le riz cuit avec si peu d'eau au fond de la marmite en terre que les grains se séparent très facilement et qu'on le dirait cuit à la vapeur. Au riz, le plus souvent, ils ajoutent le poisson séché au soleil, ou salé et à demi pourri ; ils le mangent frais assez rarement parce qu'ils ne lui trouvent point assez de saveur.

Mais, en dehors du riz et du poisson, ils mangent une multitude de plantes qu'on trouve partout, mais qui servent bien plutôt à préparer les aliments, à faire une sorte de potage qu'à former un plat.

Le *kedouch* est une sorte de manioc sauvage que les malheureux recherchent pendant les années de famine et auquel ils attribuent les gros ventres, les dartres et la mort des enfants et des vieillards qui meurent au cours de ces calamités terribles et malheureusement fréquentes. Ils recherchent aussi les patates sauvages dont ils sont très friands, mais ils leur préfèrent les patates qu'ils cultivent et qui, bien qu'étant plus petites, sont plus sucrées. Les bananes sont très appréciées aussi, mais on est surpris de ne point trouver des bananiers autour de toutes les maisons, alors que cette plante pousse partout et sans soin aucun.

Ils élèvent des poulets mais ils en mangent peu ; les œufs couvés ne leur paraissent pas répugnants. Mais ils ont en général peu de poules, et presque jamais de canards.

Ils sont très friands du porc, mais il est rare de trouver un Cambodgien qui en élève, alors qu'ils savent parfaitement qu'il y a un grand bénéfice à tirer de ces animaux, soit en les salant, soit en les vendant. Il y a pourtant de quoi en nourrir des millions et des millions encore.

Les Cambodgiens mangent aussi les fourmis grillées sur la branche, les criquets qu'ils déterrent le jour, les grenouilles qu'ils recherchent la nuit quand il pleut abondamment et qu'ils mangent entièrement, les crabes d'eau douce et de mer qu'ils poursuivent. Mais ils sont très surpris quand, par hasard, ils nous voient manger du singe et font la grimace quand on leur dit que les Annamites mangent des queues de crocodile.

Ils mangent aussi de la viande de tigre, mais parce qu'ils croient que cette viande a la propriété de donner du courage et de la hardiesse à ceux qui en mangent.

L'agriculture. — Leur agriculture est assez développée, puisqu'ils savent cultiver le riz, et qu'ils pra-

tiquent le repiquage, mais j'ai acquis la conviction qu'on ne tirait guère plus de 18 à 25 fois la semence dans les bonnes terres et au cours des années moyennes, ce qui est peu pour le riz. La plupart des terres ne donnent pas un rendement aussi élevé et beaucoup sont loin de donner plus de 10 fois la semence.

Je n'entrerai pas dans le détail de la culture du riz ; je me bornerai à dire que personne au Cambodge ne sait employer l'engrais et qu'on laisse perdre partout les bouses du bétail dont chacun pourtant connaît la propriété fécondante. Quand on reconnaît au beau milieu d'une rizière une belle touffe de paddy bien verte, plus verte que le reste, si on en demande la raison, le cultivateur répond de suite : « C'est une bouse de buffle qui est tombée là, » mais, cette réponse faite, l'idée ne lui viendra pas qu'il y aurait peut-être avantage à répandre des bouses de buffle sur ses champs. Si on lui dit qu'en France les cultivateurs ne laissent point perdre le fumier de bétail, qu'ils le recueillent avec soin et qu'ils l'emploient à augmenter la fertilité du sol, le cultivateur cambodgien ne marque aucune surprise, mais si on l'engage à faire de même, il répond qu'on n'a point cette habitude ici et qu'on ne doit pas faire autrement qu'ont fait les ancêtres. On a vu plus haut quelles superstitions s'opposent au battage des gerbes et les motifs qui portent le cultivateur khmer à lui préférer l'égrenage avec les pieds.

Contrairement à ce qui a lieu en Chine, au Tonquin, en Annam et aussi en Cochinchine, les talus des rizières sont larges, souvent broussailleux, toujours garnis d'herbes hautes. La terre n'est pas chère, elle est disponible partout, on ne l'économise pas. La charrue passe près des talus, mais ne les longe pas toujours, les angles sont assez rarement labourés parce qu'il faudrait faire décrire à la charrue un angle droit toujours assez difficile à obtenir des buffles, et surtout parce que le labourage de ces petits coins demanderait un peu de travail et qu'on trouve que la saison des labours est rude et fatigante.

Les Cambodgiens ne savent pas irriguer les terres ; aussi comptent-ils toujours sur le ciel qui se chargera de donner à leurs rizières l'eau dont elles ont besoin pour produire. Quand les pluies font défaut là où n'atteignent point les inondations du fleuve, quand les inondations sont trop courtes ou insuffisantes, les rizières ne produisent rien ou peu de chose, et la famine ravage tout le pays. Mais, pour parer à cet inconvénient, on n'a pas le courage d'entreprendre une canalisation définitive qui permettrait de ne plus compter seulement et exclusivement sur les pluies.

Tout ce qu'on se résigne à faire, quand les rizières à inonder sont situées près d'une mare, près d'une dépression du sol que les eaux ont envahies, quand une rizière moins élevée a recueilli toutes les eaux, c'est ceci : on prend une grande cuillère en bois, on la suspend au bord de la mare, de la dépression, ou de la

(1) Voir le numéro précédent, p. 65.

rizière inondée, au moyen d'un lien de rotin, à trois perches plantées en pied de marmite et rassemblées au sommet par un autre lien de rotin. Puis en balançant la cuillère qu'on tient par le manche, on puise l'eau dans la rizière inondée et on la rejette dans la rizière qu'on se propose de travailler.

D'autres fois, la cuillère est en bambous tressés, très légère alors ; on n'a pas besoin de la suspendre et on la manœuvre à la main, tout comme vous l'avez vu faire avec une pelle à un terrassier qui doit jeter de la terre à deux mètres devant lui.

Quand la rizière inondée est plus haute que la rizière à inonder, on perce le talus et on laisse l'eau couler jusqu'au niveau voulu. Bref, tous ces travaux sont ceux qu'on trouve à l'enfance des civilisations.

Mais j'ai quelques raisons de croire que les khmers d'autrefois ont connu d'autres moyens d'inonder leurs rizières. J'ai, en effet, vu aux environs d'Angkor, fonctionner des roues hydrauliques en bambous, que le courant d'une petite rivière faisait tourner et qui, portant une demi-douzaine de nœuds de bambous élevaient l'eau à environ trois mètres au-dessus du niveau, puis la versaient dans des gouttières également en bambous qui la conduisaient souvent très loin. Presque toutes ces gouttières versaient l'eau dans un bambou vertical dont la base plongeait dans un autre bambou qui passait sous la route et conduisait l'eau dans un caniveau ou dans un autre bambou aboutissant aux rizières très éloignées qui se trouvaient derrière les maisons.

Je crois bien que ce procédé est ancien et que les khmers du grand empire l'ont connu. Je ne crois pas qu'il soit pratiqué sur une autre partie du territoire habité par la race cambodgienne.

La culture du coton à laquelle se livrent les Cambodgiens des rives du grand fleuve au-dessus de Phnom-Penh est aussi dans l'enfance. On ne la pratique que sur les rives que recouvre l'inondation et quand les eaux se sont retirées. L'engrais qu'elles charrient et qu'elles laissent après elles donnent un colmatage très riche dont les cultivateurs profitent. Mais on ne sait rien faire soit pour préserver les champs que mine le courant et pour empêcher les éboulements souvent très considérables qui emportent la plantation. On ne sait pas davantage empêcher que les colmatages successifs relèvent le sol au point de rendre les inondations impossibles ou moins fréquentes.

L'arithmétique. — Le système de numération des Cambodgiens est quintésimal. Ils comptent jusqu'à cinq : *mouille, pi, beye, boun, pram* (un, deux, trois, quatre, cinq) puis poursuivent ainsi : *pram-mouille, pram-pi, pram-beye, pram-boun, tondap* (six, sept, huit, neuf, dix), puis *mouille-tondap, pi-tondap, etc., pram-mouille-tondap, pram-pi-tondap, etc., maphey* (onze, douze, etc., seize, dix-sept, etc., vingt). Quand on

compte une certaine quantité de sapèques, c'est toujours par cinq qu'on les place.

Leur numération écrite compte comme la numération européenne neuf signes ayant une valeur par eux-mêmes et un zéro qui a la forme du nôtre. Les nombres s'écrivent de la même manière qu'en Europe ; par exemple 102 = un signe 1, un signe 0 et un signe 2 ; 120 = un signe 1, un signe 2 et un signe 0.

Mais ils additionnent d'une autre manière que nous. Je suppose par exemple les six nombres suivants à additionner :

247 372
53 723
975 642
278 383
433 779
1 455

J'obtiens 1 990 354 au total.

Voici comment procèdent les Cambodgiens pour obtenir un total :

247 372		301 095		1 276 737		1 555 120		1 938 899		1 990 354	qui est le total.
53 723		975 642		278 383		433 779		1 455			

C'est-à-dire qu'ils placent l'un au-dessous de l'autre les deux premiers nombres (247 372 et 53 723), font un tiré vertical à la droite, additionnent et inscrivent le total 301 095 à la droite du tiré, puis sous le total, le troisième nombre 975 642 ; ils font un second tiré vertical, additionnent, placent le total (1 276 737) à la droite du tiré, inscrivent dessous le quatrième nombre et ainsi de suite jusqu'à la fin. Le total 1 990 354 figure tout seul à la droite du dernier tiré.

Quand ils additionnent des nombres comportant des unités et des fractions d'unités, ils font deux séries d'additions, une pour les unités, une autre pour les fractions d'unités, puis à la fin ils ramènent les fractions au nombre d'unités qu'elles peuvent donner, puis inscrivent à côté la fraction en plus. Nous verrons plus bas, quand je parlerai des rôles de l'impôt, une addition de ce genre.

La *soustraction* est beaucoup plus compliquée. Je suppose le nombre 657 869 à soustraire du nombre 786 422, le reste est 128 553. Voici comment les Cambodgiens le trouvent :

Tout d'abord ils inscrivent le nombre le plus faible le premier, contrairement à notre méthode, puis sous ce nombre, le nombre le plus fort, ainsi :

657 869		128 553
786 422		

Ceci fait, au lieu de commencer la règle en commençant par la droite afin d'aller vers la gauche comme nous faisons, ils commencent par la gauche et continuent en allant vers la droite, ainsi :

6 ôté de 10 (nombre fictif) reste 4 + 7 = 11 — 10 reste 1, chiffre acquis,
 5 ôté de 10 reste 5 + 8 = 13 — 10 reste 3, chiffre acquis,
 7 ôté de 10 reste 3 + 6 = 9 — 10 reste 8, chiffre acquis,
 8 ôté de 10 reste 2 + 4 = 6 — 10 reste 5, chiffre acquis,
 6 ôté de 10 reste 4 + 2 = 6 — 10 reste 5, chiffre acquis,
 9 ôté de 10 reste 1 + 2 = 3, chiffre acquis.

La collection des chiffres acquis rangés de gauche à droite en commençant par le premier acquis, donne le reste cherché, soit 128 553.

La multiplication est plus simple, mais beaucoup plus longue que notre règle. Je suppose le nombre 75 798 à multiplier par 42, qui donne pour produit 3 183 516. Voici comment procèdent les Cambodgiens :

D'abord ils mettent le multiplicateur au-dessus du multiplicande, comme ci-dessous.

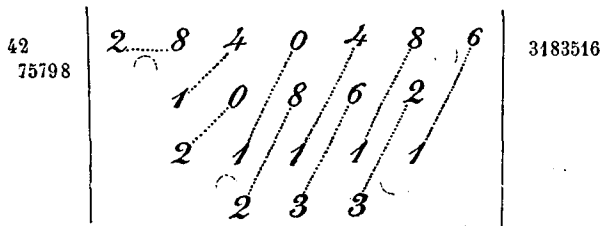
$$\begin{array}{r} 42 \\ 75798 \end{array}$$

Puis ils procèdent de cette façon :

4 fois 7 font.	28
2 — 7 —	14
4 — 5 —	20
2 — 5 —	10
4 — 7 —	28
2 — 7 —	14
4 — 9 —	36
2 — 9 —	18
4 — 8 —	32
2 — 8 —	16

Ces dix produits ainsi placés et additionnés nous donnent 3183516

Je donne ici le calcul tout entier afin de bien le faire comprendre et je lui donne une physionomie qu'il n'a pas dans la pratique. On comprendra qu'il y a là une partie mentale et une partie écrite et que les dix produits sont placés dans un autre ordre. Voici la physionomie que présente une multiplication khmère :



soit sept colonnes de chiffres qui, additionnées en commençant par la droite, donnent chacune un chiffre cherché, soit 3 183 516 pour les sept colonnes (1).

La division n'est pas beaucoup plus compliquée, mais il est assez difficile d'indiquer le procédé employé. Je vais cependant essayer de le faire.

(1) Les pointillés n'ont d'autre but que d'indiquer au lecteur comment sont formés les nombres.

Je suppose le nombre 53 255 à diviser par 26. — Le quotient est 2048 et il reste 7 au dividende.

Tout d'abord, les Cambodgiens inscrivent le dividende, puis sous le dividende le diviseur. Ceci fait ils procèdent de cette façon :

(Comme il y a des chiffres qui doivent être inscrits puis effacés au cours de l'opération et que l'impression ne permet pas les ratures, j'indiquerai par un prime ('), par un duple (") et par un triple ("" les chiffres effacés. Il y a bien quatre chiffres au quotient, mais comme il y a parmi eux un zéro, il n'y a que trois opérations; les chiffres de la première opération que j'aurai à effacer seront marqués d'un ', les chiffres de la seconde seront marqués d'un ", et ceux de la troisième seront indiqués par un "" . Les deux chiffres qui soustraits l'un de l'autre doivent donner le reste, ne seront point marqués.)

			1		
			4''' 8		
			1''' 6'''		
		1'	2''' 1'''		
	1'	2'	2'' 4''		
	4'		8''		
Dividende	5	3	2	5	5
Diviseur	2	6			
Quotient	2	0	4	8	— 7

a) Je prends du dividende et à gauche, comme nous faisons en Europe, autant de chiffres qu'il m'en faut pour avoir un nombre supérieur au diviseur, soit, dans le cas présent, deux chiffres formant 53.

Je soupçonne que 26 est contenu 2 fois dans 53 et j'inscris le chiffre 2 au quotient au-dessous du tiré et sous le premier chiffre du diviseur. Puis je multiplie le diviseur par ce premier chiffre du quotient, mais de cette façon en allant de gauche à droite :

2 fois 2 font 4, et j'inscris le 4 au-dessus du premier chiffre du dividende, du 5 par conséquent. 2 fois 6 font 12, et j'inscris le chiffre de la dizaine (le 1) au-dessus du chiffre (le 4) que je viens déjà d'inscrire, puis le chiffre des unités (le 2) au-dessus du second chiffre du dividende, du 3 par conséquent.

Ceci fait, j'additionne les deux chiffres (1 et 4) que je viens d'inscrire au-dessus du premier chiffre du dividende, du 3 par conséquent.

Ceci fait, j'additionne les deux chiffres (1 et 4) que je viens d'inscrire au-dessus du premier chiffre du dividende, ce qui me donne 5, et je soustraies ce nombre du nombre qui est immédiatement au-dessous (5), ce qui dans le cas présent me donne 0, qu'il est inutile d'inscrire parce qu'il ne représente rien. Puis j'efface (je prime) les deux chiffres que je viens d'additionner (1' et 4').

Je procède de la même manière pour la seconde colonne : je soustraies 2 de 3, reste 1 que j'inscris au-dessus du 1, déjà effacé, puis j'annule le chiffre 2 (je le prime).

Le 2, le premier chiffre du quotient, est acquis et il me reste 1.

b) Il s'agit maintenant de trouver le deuxième chiffre du quotient.

Je prends au dividende un nouveau chiffre, dans le cas présent, le troisième, c'est-à-dire le 2. Précédé du reste 1 qui vaut 10, il forme le nombre 12.

26 n'étant pas contenu en 12, j'inscris au quotient un 0 à la droite du premier chiffre acquis (le 2). Ce zéro est le deuxième chiffre acquis.

c) Il faut alors chercher le troisième chiffre du quotient :

Je prends un nouveau chiffre au dividende, le chiffre 5, et de cette façon j'obtiens 125.

Je soupçonne que 26 est contenu 4 fois dans 125 et j'inscris le chiffre 4 au quotient, à la droite du zéro. Puis je multiplie le diviseur par ce chiffre 4, mais toujours en allant de gauche à droite.

4 fois 2 font 8, et j'inscris 8 au-dessus du troisième chiffre du dividende.

4 fois 6 font 24, et j'inscris le 2 des dizaines au-dessus du 8, et le 4 des unités à gauche au-dessus du quatrième chiffre du dividende, mais en face du 2.

Ceci fait, j'additionne les chiffres de la troisième colonne, le 2 et le 8, ce qui me donne 10 et je soustrais ce nombre 10 du nombre 12 formé par le 1 qui vaut 10 et le troisième chiffre du dividende, 2. Il me reste 2 que j'inscris dans la troisième colonne au-dessus du 2. Puis j'efface le reste 1 de l'opération précédente, le 2 et le 8 que je viens d'additionner en les marquant de chacun un duple.

Je procède de la même manière pour la quatrième colonne : je soustrais 4 de 5 et j'obtiens 1 que j'inscris au-dessus du 4 de la quatrième colonne. Puis j'efface le 4.

Le troisième chiffre du quotient est acquis et il reste 21.

d) Je dois maintenant trouver le quatrième chiffre de ce quotient.

Je prends un nouveau chiffre au dividende, le chiffre 5 qui est le dernier. Ajouté au reste 21 il me donne le dividende sur lequel je dois opérer, soit 215.

Je soupçonne que 26 est compris 8 fois dans 215 et j'ai des raisons de le croire, puisque 8 fois 2 font 16 et que 16 n'est inférieur que de 5 unités à 21. J'inscris alors le chiffre 8 au quotient, à la droite du dernier chiffre acquis. Puis je multiplie le diviseur par 8, toujours en allant de gauche à droite.

8 fois 2 font 16; j'inscris la dizaine 1 au-dessus du 2 de la troisième colonne et le 6 des unités en face, mais à la quatrième colonne au-dessus du 4.

8 fois 6 font 48; j'inscris le 4 des dizaines la quatrième colonne au-dessus du 6 et le 8 des unités à la cinquième colonne au-dessus du dernier chiffre du dividende, mais en face du 4.

Ceci fait, j'additionne les nombres 1 et 2 de la troi-

sième colonne avec les chiffres 4, 6 et 1 de la quatrième ce qui me donne 14.

14 ôté de 15 reste 1. J'inscris 1 au-dessus du 4 de la quatrième colonne et j'efface les cinq nombres que je viens d'additionner.

1 ôté de 8 reste 7.

Le quatrième chiffre du quotient, le chiffre 8 est acquis, et il reste 7.

e) Voici une division qui, par suite de l'importance du diviseur, exige qu'on prenne trois chiffres au dividende. Elle est plus compliquée que la précédente, mais non moins facile. Je la donne toute résolue afin de montrer l'emplacement que doivent occuper les nombres :

31'	48'''	42''''	66				
45'	27''	45''''	36''''				
40'	24''	40''''	32''''				
4	7	6	5	7	2		
8	9						
5	3	5	4	—	66		

Le Rôle des impôts. — Les rôles d'impôts sont tous tenus de la même manière. Je n'en citerai qu'un exemple et je prendrai pour modèle une page du rôle de l'impôt des paddys perçu dans l'île de Trey-Ca de Kampot, mais je l'enferme dans un tableau, ce que les Cambodgiens ne font pas.

POUM TRAPÉANG-SOAY (village Mare-Manguiers).

NOMS ET LISTE des CONTRIBUABLES et de leur nationalité quand ils ne sont pas Khmers.	NOMS de leurs FEMMES ou leur condition.	QUANTITÉ de PADDY en magasin.		MONTANT de l'IMPÔT en nature.		MONTANT de l'IMPÔT en espèces.	
		thang.	taou.	thang.	taou.	piastres.	cents.
Chau Keo (1)	veuf.	37	1	2	1	1	90
Chau Tut.	Ive.	30	»	2	»	1	50
Chau Jim.	célibataire.	37	1	2	1	1	90
Chumtop Ma (2).	Kong.	45	»	3	»	2	»
Chvéa Sop (3).	Fatama,	37	1	2	1	1	90
Chvéa Kantop Rel (4)	Mas.	45	»	3	»	2	»
Chvéa Las	Rep.	15	»	1	»	1	»
Smien Nop (5)	Srey.	75	»	5	»	3	30
Chau Khieu.	Mom.	37	1	2	1	1	90
Chau Hong.	veuf.	37	1	2	1	1	90
Chau Nghet.	Jon.	22	1	1	1	1	10
Chau Chreng	Srey.	21	1	1	1	1	10
Chau Eam.	Ney.	30	»	2	»	1	50
Néang Chéam.	veuve.	22	1	1	1	1	10
Néang Toch.	veuve.	22	1	1	1	1	10

- (1) Chau, c'est-à-dire le nommé.
- (2) Chumtop, — l'adjoint au maire.
- (3) Chvéa, — le malais.
- (4) Kantep, — le bonze malais.
- (5) Smien, — le secrétaire.

Et ainsi de suite.

A la fin du rôle, il faut additionner les quantités constatées en magasin, le produit de l'impôt en nature, et le produit de l'impôt en argent.

Voici comment on procède. Je commence par les quantités trouvées en magasin. La première série est celle des thangs et la seconde celle des taau.

37|67|104|149|186|231|246|321|358|395|417|438|468|490|512 thangs.
30|37| 45| 37| 45| 15| 75| 37| 37| 22| 21| 30| 22| 22|

1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 taau.
1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1

Soit 512 thangs et 9 taau trouvés en magasin, ou 516 thangs et 1 taau.

Je continue par le produit de l'impôt en nature, qui doit être le quinzième.

2 | 4 | 6 | 9 | 11 | 14 | 15 | 20 | 22 | 24 | 25 | 26 | 28 | 29 | 30 thangs.
2 | 2 | 3 | 2 | 3 | 1 | 5 | 2 | 2 | 1 | 1 | 2 | 1 | 1 |

1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 taau.
1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |

Soit 30 thangs et 9 taau ou 34 thangs et 1 taau puisqu'il faut 2 taau pour faire 1 thang.

Je termine par le montant de l'impôt en espèces

1 | 2 | 3 | 5 | 6 | 8 | 9 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 piastres.
1 | 1 | 2 | 1 | 2 | 1 | 3 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |

90 | 140 | 230 | 320 | 350 | 440 | 530 | 540 | 550 | 600 | 610 | 620 cents.
50 | 90 | 90 | 30 | 90 | 90 | 10 | 10 | 50 | 10 | 10 |

soit 25 piastres et 20 cents puisqu'il faut 100 cents pour faire une piastre.

On le voit, ce procédé curieux est aussi long que possible, mais il présente un avantage, celui de permettre de retrouver facilement une erreur. Malgré cela, je ne recommanderai pas à nos comptables de le préférer à celui que nous ont légué nos aïeux.

ADHÉMAR LECLÈRE.

SOCIOLOGIE

La théorie de Darwin et la justice (1).

Quand Darwin exposa sa théorie de l'Origine des espèces, quelques-unes de ses opinions furent vivement critiquées. On affirma que les espèces sont immuables, que la sélection sexuelle ne peut pas rendre compte de toutes les transformations morphologiques, etc., etc. Deux propositions de Darwin ne soulevèrent presque pas d'objections : la lutte pour l'existence et la survivance des plus aptes. Les combats entre les plantes et les animaux étaient des faits absolument incontestables. Il a suffi au grand naturaliste anglais d'appeler l'at-

(1) Extrait d'un livre de M. J. Novicow, *les Luittes entre sociétés humaines et leurs phases successives*, qui paraîtra incessamment à la librairie Félix Alcan.

tention sur ces phénomènes pour en faire comprendre toute l'importance aux savants, comme aux gens du monde. La survivance des plus aptes donna lieu à quelques malentendus (la question était plus complexe); cependant elle fut également assez peu contestée. Il est évident que, dans une lutte entre deux animaux, le plus faible succombe et le plus fort triomphe.

Cette victoire constante des forts, érigée en loi naturelle, frappa même vivement les imaginations. Dans nos climats, il fait froid en hiver. Nous pouvons déplorer ce fait, mais nous devons nous y soumettre, parce qu'il est le résultat des lois de la nature. Si la victoire du plus fort est aussi une loi de la nature, nous avons beau nous révolter, nous serons tout aussi impuissants à la modifier qu'à déplacer l'axe de la terre. Si Darwin a dit vrai, la force prime le droit. Alors l'assassin a raison, la victime a tort. D'autre part, cependant, nous pouvons observer que l'évolution générale de l'humanité marche dans une direction diamétralement opposée. Plus la civilisation avance, plus le faible est respecté dans ses droits, moins les forts exercent d'oppression.

Il y a donc comme une contradiction entre les lois biologiques et les lois sociales. Or les sociétés, étant composées d'individus, comment admettre qu'une loi naturelle agisse tant qu'ils sont séparés et cesse d'agir aussitôt qu'ils se sont réunis? Si la loi de Darwin est vraie, son action doit être universelle et embrasser les phénomènes sociaux aussi bien que les phénomènes biologiques; si elle est fautive en sociologie, elle doit l'être aussi en biologie. Dans ce dernier domaine, cependant, elle n'est contestée par personne, donc elle paraît vraie. Comment expliquer cette contradiction? En premier lieu, elle vient de ce qu'on identifie l'idée de lutte avec l'idée du massacre. Si, parmi les animaux, la lutte prend presque uniquement cette forme, il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi dans l'humanité. Dès qu'une compétition amène un accroissement de jouissance (ou une intensité de vie) pour un individu et une diminution de jouissance pour un autre, il y a lutte sociale. Du moment que la lutte n'a pas la mort pour but, le vainqueur n'est pas celui qui a tué. Si celui qui aurait eu la force de tuer n'a pas réalisé son but et si ce but a été réalisé par celui qui n'aurait pas eu la force de tuer, le vainqueur n'est pas celui qui est physiquement le plus fort, mais celui qui est intellectuellement le plus fort. La loi de Darwin est parfaitement vraie. Elle est d'une application universelle en biologie comme en sociologie. La victoire reste toujours aux plus aptes; seulement il faut comprendre que les plus aptes ne sont pas purement et simplement ceux qui possèdent la force physique. Autre remarque importante, le plus apte est le mieux adapté à son milieu et non pas le plus parfait au point de vue absolu; ce n'est pas toujours l'être le plus élevé de l'échelle biologique. L'aptitude est relative au milieu et varie avec lui. Un tigre est à coup sûr un animal plus parfait qu'un amphioxus. Plongez cependant au bout de quelques secondes un tigre dans l'eau, il mourra, tandis que l'amphioxus y vit très bien. Une organisation élevée serait inutile à des êtres se trouvant dans des conditions de milieu très simple. Une structure plus déli-